

David Golblatt / On the mines

David Golblatt / Sur les mines

PAGE

ON THE MINES / DAVID GOLDBLATT / NADINE GORDIMER

«This people, plunged wholly in the present, lives with neither myths nor consolation»

Albert Camus

C. STRUIK (PTY) LTD / CAPE TOWN / 1973

ON THE MINES / DAVID GOLDBLATT / NADINE GORDIMER

«Ce peuple, plongé tout entier dans le présent, ne vit ni de mythes ni de consolation»

Albert Camus

C. STRUIK (PTY) LTD / CAPE TOWN / 1973

PAGE

ACKNOWLEDGEMENTS

Nadine Gordimer had a part in the making of my Witwatersrand photographs long before I met her. Her first book, Face to Face, which I read in 1950, made explicit for me, to the point of pungency, my own then vague awareness of our milieu. And over the years, as I sought expression in photography, her writing came to be peculiarly relevant: challenging, affirming, always extending my understanding of what we both so often seemed to find significant.

REMERCIEMENTS

Nadine Gordimer a joué un rôle dans la réalisation de mes photographies du Witwatersrand bien avant que je ne la rencontre. Son premier livre, Face to Face, que j'ai lu en 1950, a rendu manifeste, jusqu'au piquant, la conscience que j'avais alors de notre milieu. Et au fil des ans, alors que je cherchais à m'exprimer par la photographie, ses écrits se sont révélés particulièrement pertinents : ils m'ont interpellé, m'ont conforté, ont toujours élargi ma compréhension de ce que nous semblions tous deux si souvent trouver significatif.

I started photographing the Witwatersrand in 1966 and by 1967 had done sufficient to feel that there was the possibility here of a worthwhile essay. In some trepidation I showed the photographs to Nadine Gordimer, with the suggestion that we might collaborate in exploring afresh our deep and abiding early impressions. To my delight she responded warmly, feeling that we shared a certain vision that, in my pictures and her words, might attain a new dimension for both. Charles Eglinton, poet and literary critic, then editor of Optima, commissioned the essay we envisaged and published it in 1968; it is now expanded in this book, to which, therefore, his enthusiasm as a sensitive and creative editor has also contributed.

J'ai commencé à photographier le Witwatersrand en 1966 et, en 1967, j'en avais fait suffisamment pour estimer qu'il y avait là la possibilité d'un ouvrage digne de ce nom. C'est avec une certaine appréhension que j'ai montré les photographies à Nadine Gordimer, en lui suggérant que nous pourrions collaborer pour explorer à nouveau nos impressions profondes et durables. À ma grande joie, elle a répondu chaleureusement, sentant que nous partagions une certaine vision qui, dans mes photos et ses mots, pourrait atteindre une nouvelle dimension pour tous deux. Charles Eglinton, poète et critique littéraire, alors rédacteur en chef d'Optima, a commandé le travail que nous avions envisagé et l'a publié en 1968 ; il est maintenant développé dans ce livre, auquel son enthousiasme d'éditeur sensible et créatif a également contribué.

Through the help of Charles Eglington and Errol Fyfe, I photographed «sinking» for Optima at Welkom in 1969. In 1970 I went underground again to complete the series which here forms the second essay.

Avec l'aide de Charles Eglington et Errol Fyfe, j'ai photographié le «naufrage» pour Optima à Welkom en 1969. En 1970, je suis retourné dans la clandestinité pour terminer les séries qui constituent le deuxième volet de cet essai.

For their help and encouragement, I am grateful to Lionel Abrahams, Emil Brune, Alan and Marikje Buntun, Inez Cohen, Thelma Gutsche, Norman Hall, Sam and Alida Haskins, Barry Mortimer, David North, Allan Porter, Barney Simon, Olga, Nick, Lily, Steven, Brenda and Ron Goldblatt. I should also like to thank the many mining men who offered me kindly tolerance and sometimes very active assistance.

Pour leur aide et leurs encouragements, je suis reconnaissant à Lionel Abrahams, Emil Brune, Alan et Marikje Buntun, Inez Cohen, Thelma Gutsche, Norman Hall, Sam et Alida Haskins, Barry Mortimer, David North, Allan Porter, Barney Simon, Olga, Nick, Lily, Steven, Brenda et Ron Goldblatt. Je tiens également à remercier les nombreux mineurs qui m'ont offert leur tolérance et leur aide parfois très active.

The photographs in this book owe much to my father, Eli Goldblatt, who never saw them. From his regard and love for the place in which we lived and its people, I learned.
D.G.

Les photographies de ce livre doivent beaucoup à mon père, Eli Goldblatt, qui ne les a jamais vues. J'ai appris de son regard et de son amour pour le lieu dans lequel nous vivions et ses habitants.
D.G.

PAGE

THE WITWATERSRAND / a time and tailings

LE WITWATERSRAND / une époque et des résidus

PAGE

On nine farms in Africa in 1886 there began gold mining operations that were to produce great riches and political and economic power that would outlive the deposit of ore and the individual lives of successive generations of men who mined it. There also began a way of life shaped by the nature of the work to be done, the relationship of the strangers who came together to do it, and the blankness of the place on earth where they found themselves.

Dans neuf fermes d'Afrique, en 1886, ont commencé les opérations d'extraction de l'or qui allaient produire de grandes richesses et un pouvoir politique et économique qui survivraient au gisement de minerai et aux vies individuelles des générations successives d'hommes qui l'ont exploité. C'est aussi le début d'un mode de vie façonné par la nature du travail à accomplir, les relations entre les étrangers qui se réunissent pour le réaliser et le dénuement de l'endroit sur terre où ils se trouvent.

It had a name, of course: the highveld, part of the Transvaal, a rural republic; later the Union and then the Republic of South Africa. Names of farms became names of mines - simple designations, characterless as an X in place of a signature, identifying emptiness by its few natural features, a spring, a stream, a rise in the ground. Some Africans of the Ndebele and Sotho-Tswana peoples and about six hundred white farmers and their families had lived there; the farmers only seasonally, leaving the cold plateau for the lowveld, in the winters. Skirmishes between men, black and white, tribal wars, had blown across as the wind did. There were no monuments; no ruins.

Il y avait un nom, bien sûr : le Highveld, qui faisait partie du Transvaal, une république rurale ; plus tard, l'Union, puis la République d'Afrique du Sud. Les noms des fermes sont devenus des noms de mines - de simples désignations, sans caractère comme un X à la place d'une signature, identifiant le vide par ses quelques caractéristiques naturelles, une source, un ruisseau, une élévation du sol. Quelques Africains des peuples Ndebele et Sotho-Tswana et environ six cents fermiers blancs et leurs familles avaient vécu là ; les

fermiers seulement de façon saisonnière, quittant le plateau froid pour le lowveld, pendant les hivers. Des escarmouches entre hommes, noirs et blancs, des guerres tribales, avaient traversé la région comme le vent. Il n'y avait pas de monuments, pas de ruines.

The Witwatersrand created its own landscape out of waste and water brought from underground in the process of deep-level mining, and created its own style of living, inevitably following the social pattern of the colonial era of which it was a phenomenon, but driven by imperatives even deeper than the historical one. The social pattern was, literally and figuratively, on the surface; the human imperative, like the economic one, came from what went on below ground. Perhaps it always remained «below ground»; in men's minds, too. It belongs to the subconscious, from where what matters most in human affairs often never comes up to light, or does so disguised as coarse sentiment or expedience, patronage or indifference. Above, there were the neat standard houses and the recreation club of the white men, the compound and concession stores of the black men. The colour bar kept them separated. Below, at work, there was life-and-death dependency between them. It was codified in something called Safety Regulations. Such a code is the recognition of a final faith necessary between man and man, for survival.

Le Witwatersrand a créé son propre paysage à partir des déchets et de l'eau amenés du sous-sol par le processus d'exploitation minière en profondeur, et a créé son propre style de vie, suivant inévitablement le modèle social de l'ère coloniale dont il était un phénomène, mais mû par des impératifs encore plus profonds que le modèle historique. Le modèle social était, au sens propre et figuré, à la surface ; l'impératif humain, comme l'impératif économique, provenait de ce qui se passait sous terre. Peut-être est-il toujours resté «sous terre» ; dans l'esprit des hommes aussi. Il appartient au subconscient, d'où ce qui importe le plus dans les affaires humaines n'apparaît souvent jamais au grand jour, ou alors sous forme de sentiments grossiers ou d'expédients, de favoritisme ou d'indifférence. Au-dessus, il y avait les maisons standard soignées et le club de loisirs des hommes blancs, le quartier et les magasins de concession des hommes noirs. La barrière de couleur les séparait. En bas, au travail, il y avait une dépendance de vie ou de mort entre eux. Elle était codifiée dans ce qu'on appelle les règlements de sécurité. Un tel code est la reconnaissance d'une foi définitive nécessaire entre l'homme et l'homme, pour la survie.

The deep-level mines of the Witwatersrand, throwing up a trail of human habitation for more than sixty miles between Springs and Randfontein, never had about them the raffish atmosphere of the early diggers' camps and their mining village, Johannesburg. The day of the digger-adventurer ended there: the picks and shovels of nomads could not get at the Main Reef - only capital and technical resources had the right reach. The big mining companies put down upon the veld, men, machinery and money. Complete equipment for mining gold; raw materials for a settled human society. Comish miners, and engineers, technicians, geologists and administrators with university degrees came from Britain and Europe. The eruption of gold through a static agricultural economy brought the sons of white farmers to the barracks of small rooms behind a wood-and-iron verandah - the Single Quarters built on «The Property» - and the uniform houses permanently darkened by wire-netting against flies - the Married Quarters. The pressures of a colonial money-economy brought young black men as migrant labour from tribes all over the country, and beyond, to the inward-facing Compounds on «The Property».

Les mines profondes du Witwatersrand, qui laissent une trace d'habitation humaine sur plus de soixante miles entre Springs et Randfontein, n'ont jamais eu l'atmosphère raffinée des premiers camps de creuseurs et de leur village minier, Johannesburg. Le jour du creusateur-aventurier s'est terminé là : les pioches et les pelles des nomades ne pouvaient pas atteindre le Main Reef - seuls les capitaux et les ressources techniques avaient la bonne portée. Les grandes compagnies minières mirent sur le veld, hommes, machines et argent. Un équipement complet pour l'extraction de l'or ; des matières premières pour une société humaine sédentaire. Des mineurs comtois, des ingénieurs, des techniciens, des géologues et des administrateurs avec des diplômes universitaires sont venus de Grande-Bretagne et d'Europe. L'éruption de l'or à travers une économie agricole statique amena les fils de fermiers blancs dans les baraquements de petites pièces derrière une véranda de bois et de fer - les Single Quarters construits sur «La Propriété» - et les maisons uniformes obscurcies en permanence par des grillages contre les mouches - les Married

Quarters. Les pressions d'une économie monétaire coloniale ont attiré de jeunes hommes noirs comme main-d'œuvre migrante des tribus de tout le pays, et au-delà, vers les Compounds orientés vers l'intérieur de la «Propriété».

PAGE

I t was a company of strangers in a place without a past, with nothing to quiet that certain spiritual hunger whose bread is memory. This is a hunger common to men whether they have just emerged from an Iron Age, a semi-feudal agronomy, or are the educated products of modern capitalism. On the veld there were built the billiard-rooms of the General Manager's fretted wood-and-iron Residence, the squalid concrete bunks of the Compound. Both were thought apposite to needs - of whom? For what? A wood-and-iron version of the facilities of a Victorian country house party; a cross between a military barracks, a prison, and a boys' school. Within each, men put up a spider-web (tenacious, resilient) of a new personality, compounded of a tradition apparently impossible to share and a manner of dealing with the strange elements of the present.

C'était une société d'étrangers dans un lieu sans passé, sans rien pour calmer cette certaine faim spirituelle dont le pain est la mémoire. C'est une faim commune aux hommes, qu'ils sortent d'un âge de fer, d'une agronomie semi-féodale, ou qu'ils soient les produits éduqués du capitalisme moderne. C'est sur le désert qu'ont été construites les salles de billard de la résidence en bois et en fer du directeur général et les sordides couchettes en béton du complexe. Les deux ont été jugés adaptés aux besoins - de qui ? Pour quoi faire ? Une version en bois et en fer des installations d'une maison de campagne victorienne, un croisement entre une caserne militaire, une prison et une école de garçons. Dans chacun d'eux, les hommes ont construit la toile d'araignée (tenace, résiliente) d'une nouvelle personnalité, composée d'une tradition apparemment impossible à partager et d'une manière de traiter les éléments étranges du présent.

In a curious way, the landscape came to express this just as it did the demands of the work that was being done. We who were born into it in the Twenties and Thirties opened our eyes not so much on God's creation as on our fathers' bold rearrangement of it. This was very different from the hedgerows and fields that domesticate the earth. This was a making of mountains and waters. There was even a smell to it all, a subterranean pollen-scent of chemicals, as of the minerals flowering underground. The forms were as austere as Egypt's; but these pyramids of tailings entombed no lost civilisation. It was ugly. Rusted iron, a three-day beard of prickly khaki-weed, the veld burned off and the sand blowing in the season that passes for spring, in Africa. But sometimes it became perversely, suddenly, the parody of picture-postcard beauty. The dust put a red filter over the suspended sun; the step-pyramids and cones were repeated, upside down, in the lakes of dead water. Where the water was shallow it shone mother-of-pearl in its impurity or left a brilliant verdigris on the sand. Every horizon bore the seal of a shaft-head, stamped black.

Curieusement, le paysage en est venu à l'exprimer tout comme il a exprimé les exigences du travail à accomplir. Nous, qui étions nés dans les années 20 et 30, avons ouvert les yeux non pas tant sur la création de Dieu que sur le réarrangement audacieux de celle-ci par nos pères. C'était très différent des haies et des champs qui domestiquent la terre. C'était une création de montagnes et d'eaux. Il y avait même une odeur à tout cela, un parfum de pollen souterrain de produits chimiques, comme celui des minerais qui fleurissent sous terre. Les formes étaient aussi austères que celles de l'Égypte, mais ces pyramides de résidus n'enterraient aucune civilisation perdue. C'était laid. Du fer rouillé, une barbe de trois jours de khaki épineux, le désert brûlé et le sable soufflant à la saison qui passe pour le printemps, en Afrique. Mais parfois, elle devenait perversement, soudainement, la parodie de la beauté des cartes postales. La poussière mettait un fil rouge sur le soleil suspendu ; les pyramides et les cônes se répétaient, à l'envers, dans les lacs d'eau morte. Là où l'eau était peu profonde, elle brillait comme de la nacre dans son impureté ou laissait un vert-de-gris brillant sur le sable. Chaque horizon portait le sceau d'une tête d'arbre, estampillé de noir.

The style of the mines was a New Brutalism. Galvanised iron was its material. Confronted with one of the old steam hoists, or a vast pump all tentacles, to be housed, the mine draughtsman was driven to

a solution by the purest principles of functional design. The building blocked out the space necessary for the efficient working of the machine, and its shape followed - of necessity abstracted into the sharp planes and angles natural to sheets of galvanised iron - the machine's contour : the appearance of a building came about. And it was no more than that : to read the meaning of these structures you must go inside and see what piece of work is performed there. There are quite a few left, on the properties which are being or about to be

Le style des mines était un Nouveau Brutalisme. Le fer galvanisé en était le matériau. Confronté à l'un des anciens palans à vapeur, ou à une vaste pompe toute en tentacules, à loger, le dessinateur de la mine était poussé à une solution par les principes les plus purs de la conception fonctionnelle. Le bâtiment bloquait l'espace nécessaire au fonctionnement efficace de la machine, et sa forme suivait - nécessairement abstraite dans les plans et les angles aigus naturels des tôles de fer galvanisé - le contour de la machine : l'apparence d'un bâtiment apparaissait. Et ce n'était pas plus que cela : pour lire le sens de ces structures, il faut entrer à l'intérieur et voir quel travail y est effectué.

PAGE

There are quite a few left, on the properties which are being or about to be demolished. Galvanised iron - the stuff of makeshift - has lasted the lifetime of the Witwatersrand mines. Studded together like wings of an aircraft curling loose here and there at the corners but holding - these facades whose texture, when they were new, came only from the stripe of light and shadow on their corrugations, are mossed with rust, tarnish, faded paint and dirt. Each sheet of iron weathers differently, as if they never really belonged together any more than they can be made out to once they are piled as scrap.

Il en reste un certain nombre, sur les propriétés qui sont en train ou sur le point d'être démolies. Le fer galvanisé, matériau de fortune, a duré toute la vie des mines du Witwatersrand. Collées les unes aux autres comme les ailes d'un avion, se détachant ici et là dans les coins mais tenant bon, ces façades dont la texture, lorsqu'elles étaient neuves, provenait uniquement de la bande d'ombre et de lumière sur leurs ondulations, sont recouvertes de rouille, de ternissure, de peinture fanée et de saleté. Chaque tôle vieillit différemment, comme si elles n'avaient jamais vraiment appartenu l'une à l'autre, pas plus qu'elles ne peuvent l'être une fois empilées comme ferraille.

Where they still stand these tin halls hold the marvellous machines for which they were made. There is a steam-powered hoist, vast as a dinosaur skeleton, but still in the full, shiny, steel-black, coal-black flesh of use. You have to walk around it to take it in; it is inert; a bell rings signalling that the load of men or ore is ready to come up from the mine, and then, set in motion and controlled by hand, there slides into vigour the huge rhythm and counter-rhythm of richly-oiled cogs and bobbing, interlocking components, gnashing behind japanned guard-pieces as twirly and a thousand times as grand as an old Singer.

Là où elles se trouvent encore, ces usines en tôle contiennent les merveilleuses machines pour lesquelles elles ont été fabriquées. Il y a un treuil à vapeur, vaste comme un squelette de dinosaure, mais encore dans sa pleine chair, brillante, noire d'acier et de charbon. Il faut en faire le tour pour s'en rendre compte ; il est inerte ; une cloche sonne pour signaler que le chargement d'hommes ou de minerai est prêt à être remonté de la mine, et alors, mis en mouvement et contrôlé à la main, glisse en vigueur l'énorme rythme et le contre-rythme de rouages richement huilés et de composants qui s'emboîtent les uns dans les autres, grinçant derrière des pièces de protection en japon aussi virevoltantes et mille fois plus grandes qu'un vieux Singer.

Lugged and rocked across seas and veld from Europe fifty or sixty years ago, the machine age was unloaded on a place that had missed it out, like so much else. The machines were of a time when power was manifest in the mechanistic equivalent of a man's sweating and grunting in labour; the steam hoist, at only one remove from the effort of muscle, is controlled by fist and judgment of the winding-engine driver who sits above it all in a wooden cabin or a chair home-made in the mine carpenters' shop. His face has the coarse-grained pallor and alertness of men who work with machines stronger than themselves and more deafening than men's voices. He is perhaps the last of his line; the

last on whose steadiness of grip on a lever could depend the lives of a cage full of men hung in the depths of the earth. High upon the winding gear that guides a steel cable thick as Rapunzel's hair out near the roof to the shaft headgear and thence underground, and receives another threaded in from the opposite end of the process, a second man climbs about. Single light-bulbs like drops of yellow oil float on the dimness; his bare black legs take a shine. As the cable plays out past a measure on which the levels are shown, he daubs it with white paint to mark the point at which, on the return journey from the earth, it must be stopped. The cable comes up, the driver brings the hoist to a standstill with its great dragon's sigh, the man is busy wiping paint off as he has done an uncountable number of times.

Traversant les mers et le désert depuis l'Europe il y a cinquante ou soixante ans, l'ère de la machine a été débarquée dans un endroit qui l'avait oubliée, comme tant d'autres. Les machines datent d'une époque où le pouvoir se manifestait par l'équivalent mécanique de la sueur et du grognement d'un homme au travail ; le treuil à vapeur, à une distance seulement de l'effort musculaire, est contrôlé par le poing et le jugement du conducteur de la machine à vent qui est assis au-dessus de tout cela dans une cabine en bois ou une chaise fabriquée dans l'atelier des charpentiers de la mine. Son visage a la pâleur et la vigilance des hommes qui travaillent avec des machines plus fortes qu'eux et plus assourdissantes que les voix des hommes. Il est peut-être le dernier de sa lignée, le dernier dont la stabilité de la prise sur un levier pourrait dépendre de la vie d'une cage pleine d'hommes suspendus dans les profondeurs de la terre. Un deuxième homme grimpe sur l'enrouleur qui guide un câble d'acier épais comme les cheveux de Raiponce, près du toit, jusqu'à la tête du puits, puis sous terre, et qui reçoit un autre câble enfilé à l'autre bout du processus. Des ampoules simples comme des gouttes d'huile jaune flottent dans la pénombre ; ses jambes noires et nues brillent. Lorsque le câble passe devant une mesure sur laquelle sont indiqués les niveaux, il l'enduit de peinture blanche pour marquer le point où il doit être arrêté lors de son retour de la terre. Le câble remonte, le conducteur immobilise le treuil avec son grand soupir de dragon, l'homme est occupé à essuyer la peinture comme il l'a fait un nombre incalculable de fois.

When this mine closes, as it will soon, the men may continue their working lives in the new mines of the Far West or the Orange Free State. But now electric power is unseen and unheard - perhaps a faint hum, hardly more than the sound of one's blood in one's ears. The steam-powered hoist will be scrap at R20 a ton. Yet these were the real beauties, on the Property: the great machines, the huge, hell's oven boilers, the bright locomotives with their policeman's helmet cowls and gilt-on-green decorative scrolls. There was an aesthetic expressing the reality of the place, the work, the daily human experience. It was to be found; but not in the chemically-coloured reflections of sunsets.

Lorsque cette mine fermera, comme ce sera bientôt le cas, les hommes pourront continuer à travailler dans les nouvelles mines du Far West ou de l'État libre d'Orange. Mais pour l'instant, l'énergie électrique est invisible et inaudible - peut-être un léger bourdonnement, à peine plus que le bruit de son sang dans ses oreilles. Le treuil à vapeur sera mis au rebut à 20 rands la tonne. Pourtant, c'étaient les vraies beautés, sur le terrain : les grandes machines, les énormes chaudières, four de l'enfer, les locomotives brillantes avec leurs capots à casque de policier et leurs volutes décoratives dorées sur vert. Leur esthétique exprimait la réalité du lieu, du travail, de l'expérience humaine quotidienne. On la trouvait, mais pas dans les reflets chimiquement colorés des couchers de soleil.

PAGE

Between two and three hundred thousand black men a year have worked the mines of the Witwatersrand. They always far outnumbered the twenty to forty-two thousand white miners, technicians, and administrators. They came from Tanzania, Rhodesia, Mozambique, Malawi, Swaziland, Lesotho, Botswana - almost everywhere south of the Sahara - as well as the Transkei and Zululand. Migratory labour: the official term takes its metaphor from birds in their seasonal exodus in search of the means of life. But in South Africa it is also used of men who seek the means of life within their own country yet whose right to settle and bring their families to the region where they work is not recognised. The men have come and gone over more than half a century. They left behind them their great part in the complex of men and machinery whose momentum has powered the most diversified industrial state

on the African continent. They took away a pittance in money and possessions. The things that black miners coveted, the gramophones, flowerpapered trunks, watches and cheap suits were the least of it; what the experience has meant to them is difficult to trace, since most are not literate, and they speak with a variety of Africa's seven hundred tongues.

Entre deux et trois cent mille hommes noirs par an ont travaillé dans les mines du Witwatersrand. Ils ont toujours été bien plus nombreux que les vingt à quarante-deux mille mineurs, techniciens et administrateurs blancs. Ils venaient de Tanzanie, de Rhodésie, du Mozambique, du Malawi, du Swaziland, du Lesotho, du Botswana - presque partout au sud du Sahara - ainsi que du Transkei et du Zululand. Travail migratoire : le terme officiel tire sa métaphore des oiseaux dans leur exode saisonnier à la recherche de moyens de subsistance. Mais en Afrique du Sud, il est également utilisé pour désigner des hommes qui cherchent les moyens de vivre dans leur propre pays mais dont le droit de s'installer et de faire venir leur famille dans la région où ils travaillent n'est pas reconnu. Ces hommes ont corné et sont partis pendant plus d'un demi-siècle. Ils ont laissé derrière eux leur grande part dans le complexe d'hommes et de machines dont l'élan a alimenté l'État industriel le plus diversifié du continent africain. Ils ont emporté une somme dérisoire en argent et en biens. Les choses que les mineurs noirs convoitaient, les gramophones, les malles à fleurs, les montres et les costumes bon marché étaient les moindres ; ce que l'expérience a signifié pour eux est difficile à retracer, car la plupart ne savent pas lire et écrire, et ils parlent une variété des sept cents langues de l'Afrique.

The black man came to the mines to earn bride-price and taxes and acquired new skills as he did so. As for his social and spiritual needs, in some tribes, in territories far distant from the Witwatersrand, the six- to twenty-month spell of labour in the gold mines became one of the trials attesting to the attainment of full adulthood. Once back from the mines, you are a man. Most white people accept this as the sum of the experience for black miners.

L'homme noir venait dans les mines pour gagner la prime de mariage et les impôts, et acquérait de nouvelles compétences au fur et à mesure. Quant à ses besoins sociaux et spirituels, dans certaines tribus, dans des territoires éloignés du Witwatersrand, la période de six à vingt mois de travail dans les mines d'or est devenue l'une des épreuves attestant de l'atteinte de l'âge adulte. Une fois revenu des mines, vous êtes un homme. La plupart des Blancs considèrent que c'est là le résumé de l'expérience des mineurs noirs.

Emancipated blacks and both black and white spokesmen for the African personality see the black man's experience of the mines as a traumatic one. Labour underground epitomises the black man's baptism by darkness and dust into Western civilisation. Tribesman comes to Jo'burg - the obsessive theme of African writing from Vilikazi's poem IN THE MINES to Peter Abraham's MINE BOY - is the twentieth century myth of Africa, gathering to itself round one simple story all the harsh and bewildering experience of a forced rebirth from one age to the unknown of another.

Les Noirs émancipés et les porte-parole noirs et blancs de la personnalité africaine considèrent l'expérience de l'homme noir dans les mines comme un traumatisme. Le travail sous terre incarne le baptême de l'homme noir par l'obscurité et la poussière dans la civilisation occidentale. Des cornes de tribus à Jo'burg - le thème obsessionnel de l'écriture africaine, du poème de Vilikazi IN THE MINES au MINE BOY de Peter Abraham - est le mythe de l'Afrique du vingtième siècle, rassemblant autour d'une histoire simple toute l'expérience dure et déconcertante d'une renaissance forcée d'un âge à l'inconnu d'un autre.

Which interpretation comes nearest the reality? One thing is certain. Man comes naked into the world again when he is industrialised. The price is higher than bride-price. And if those in command of the process are white and he is black and seen as a unit of labour rather than a man, rags and shoddy are what he will get for a long long time. The wage-gap between black and white mine-workers was twelve to one in 1911. It had increased to more than twenty to one by 1969. It was not until 1973 that the miners' trade unions whose membership continues, by law to be confined to whites, agree that certain strictly limited categories of skilled jobs would be opened to black miners. Black wages have been raised; white artisans have had to be «compensated» for this concession of white privilege by «responsibility» allowances. The gap between white earnings and black has come nowhere near being

closed. The mining industry was the basis of South Africa's industrial wealth and long ago set the pattern for the exploitation of blacks by whites. Much has changed; not this. Weighed against gold, the white man's sweat is still considered of greater worth than the black man's.

Quelle interprétation se rapproche le plus de la réalité ? Une chose est sûre. L'homme revient nu dans le monde lorsqu'il est industrialisé. Le prix à payer est plus élevé que celui de la mariée. Et si ceux qui commandent le processus sont blancs et que l'homme est noir et considéré comme une unité de travail plutôt que comme un homme, il recevra des haillons et de la pacotille pendant longtemps. L'écart de salaire entre les mineurs noirs et blancs était de douze contre un en 1911. Il était passé à plus de vingt pour un en 1969. Ce n'est qu'en 1973 que les syndicats de mineurs, dont les membres continuent, selon la loi, à être limités aux Blancs, acceptent que certaines catégories strictement limitées d'emplois qualifiés soient ouvertes aux mineurs noirs. Les salaires des Noirs ont été augmentés ; les artisans blancs ont dû être «compensés» pour cette concession du privilège blanc par des indemnités de «responsabilité». L'écart entre les revenus des Blancs et ceux des Noirs est loin d'être comblé. L'industrie minière a été la base de la richesse industrielle de l'Afrique du Sud et a longtemps constitué le modèle de l'exploitation des Noirs par les Blancs. Beaucoup de choses ont changé, mais pas cela. Pesée contre de l'or, la sueur de l'homme blanc est toujours considérée comme ayant plus de valeur que celle de l'homme noir.

PAGE

Early on Sunday mornings, not many hours after the dance band had played «Goodnight Sweetheart» to the whites in the Recreation Hall, the drums began to sound for the dancing at the Compound, on the properties of the Witwatersrand. Not only the people of The Property, but the whole population of the mining towns woke to the beat of drums; it was as unremarkable as church bells. Into the new rhythm of working by shift down the mine instead of by season on the land, the black miners brought the familiar rhythms of tribal dances. The <lances lacked the context of occasion that belonged to them, at home. They became adapted to, expressive of the new situation, just as the traditional seed-pod rattles worn round the <lancers' ankles became bottle-caps. Among the stock-in-trade characters of the dancing mimes, the white Shift Boss appeared. Few white people were aware of their image, integrated into the black man's new world: yet it was there to be seen, in the things that made us smile or that we found incomprehensible - the trousers tied with string beneath the knee, for example, which were not recognized as representing the high boots worn by the heroes _of the Westerns shown at Compound cinema shows, and the busy arrangement of the paraphernalia of watches, badges, dine rules, pens and pencils worn by Boss Boys, caricature and apotheosis of white red tape. Sometimes a white miner would bring one of his gang of «boys» home to his bouse on the Property to perform some odd job. I remember going with ~ small friend who had been detailed to take one of these men a mug of tea: we two children, carefully carrying it across the garden to where the black man was helping to lay a brick path. «Go on, take it,» my friend's father said. The black man stood up and wiped his hands on his trousers; in the light of day, above grou~d, the tw? men smiled at the children. «That's my son» said the white man; it was a kind of hospitality. But the black miner could only smile. The two men could communicate only in the patois of work. Their relationship was defined in phrases from the MINER'S COMPANION - IN ENGLISH, AFRIKAANS, SESUTO AND MINER KAFFIR : Come her, Go there, What is your name? To what tribe do you belong? Do you understand mines? I don't want a loafer. I cannot afford to feed and pay loafers.

Tôt le dimanche matin, peu d'heures après que le groupe de danse ait joué «Goodnight Sweetheart» aux blancs dans le Recreation Hall, les tambours ont commencé à sonner pour la danse au Compound, sur les propriétés du Witwatersrand. Non seulement les habitants de The Property, mais toute la population des villes minières se réveillait au rythme des tambours ; c'était aussi banal que les cloches des églises. Dans le nouveau rythme de travail par équipe dans la mine plutôt que par saison sur la terre, les mineurs noirs ont apporté les rythmes familiers des danses tribales. Les danses n'avaient pas le contexte de l'occasion qui leur appartenait, à la maison. Elles se sont adaptées à la nouvelle situation et l'ont exprimée, tout comme les hochets traditionnels de graines portés autour des chevilles des mineurs sont devenus des bouchons de bouteille. Parmi les personnages de base des mimes danseurs, le patron blanc du Shift est apparu. Peu de Blancs étaient conscients de leur image, intégrée au nouveau monde de l'homme noir : pourtant,

elle était là, visible, dans les choses qui nous faisaient sourire ou que nous trouvions incompréhensibles - les pantalons attachés par une ficelle sous le genou, par exemple, que l'on ne reconnaissait pas comme représentant les bottes hautes portées par les héros des westerns projetés lors des séances de cinéma du Compound, et l'agencement affairé de l'attirail de montres, badges, règles de table, stylos et crayons portés par les Boss Boys, caricature et apothéose de la paperasserie blanche. Parfois, un mineur blanc ramenait l'un de ses «garçons» dans sa maison sur la propriété pour qu'il effectue un petit travail. Je me souviens d'être allé avec ~ petit ami qui avait été chargé de porter une tasse de thé à l'un de ces hommes : nous, les deux enfants, l'avons porté avec précaution à travers le jardin jusqu'à l'endroit où l'homme noir aidait à poser un chemin de briques. «Vas-y, prends-la», dit le père de mon ami. L'homme noir s'est levé et a essuyé ses bandes sur son pantalon ; à la lumière du jour, au-dessus du groupe, les deux hommes ont souri aux enfants. «C'est mon fils» dit l'homme blanc ; c'était une sorte d'hospitalité. Mais le mineur noir ne pouvait que sourire. Les deux hommes ne pouvaient communiquer que dans le patois du travail. Leur relation était définie par des phrases tirées du MINER'S COMPANION - IN ENGLISH, AFRIKAANS, SESUTO AND MINER KAFFIR : Viens ici, Va là-bas, Quel est ton nom ? A quelle tribu appartiens-tu ? Tu comprends les mines ? Je ne veux pas d'un fainéant. Je n'ai pas les moyens de nourrir et de payer des paresseux.

The white people on the mines of the Witwatersrand began their life together lost in many kinds of isolation; yet, speaking of the past, any one who lived there will give the strongest impression of security. Mining people not only worked together; they lived close in Company bouses along Company streets, tended by a mine doctor in the mine hospital, meeting at the mine Recreation Club for their entertainment, playing tennis and soccer on the mine's courts and fields with the mine teams. One could go from christening to old age pension within the shelter of the Company plantations of blue gums that surrounded The Property. One need never be aware of the threatening space of the veld without. Inside the magic circle of blue gums everything was decided for one, from annual leave to social status; a cosy society, with every draughty gap where loneliness might blow in stopped by the immediate availability of a talk over the fence or a game of billiards down at the Rec, where all faces were as familiar as one's wife's. We were just like one big family in those days. What other way could there have been of making a community in that emptiness, that memoryless place? It was an autocratic family, of course, and the social hierarchy, based on the hierarchy of working importance, provided the sense of order. The General Manager's in his residence; all's well with the world. Like all family systems, this one exacted unquestioning conformation, admitted no possibilities of doubt about its mores, gave little access to the world of ideas; and offered in return a sense of belonging whose time, like that of the mines themselves, has now run out.

Les Blancs des mines du Witwatersrand ont commencé leur vie ensemble, perdus dans de nombreuses sortes d'isolement ; pourtant, si l'on parle du passé, celui qui y a vécu donnera la plus forte impression de sécurité. Les mineurs ne se contentaient pas de travailler ensemble ; ils vivaient proches les uns des autres dans des maisons de la compagnie le long des rues de la compagnie, soignés par un médecin de la mine dans l'hôpital de la mine, se réunissant au club de loisirs de la mine pour se divertir, jouant au tennis et au football sur les courts et les terrains de la mine avec les équipes de la mine. On pouvait aller du baptême à la pension de vieillesse à l'abri des plantations de gommiers bleus de la Compagnie qui entouraient la Propriété. On n'avait jamais besoin d'être conscient de l'espace menaçant du veld à l'extérieur. À l'intérieur du cercle magique des gommiers bleus, tout était décidé pour chacun, des congés annuels au statut social ; une société chaleureuse, où chaque courant d'air où la solitude pouvait s'infiltrer était stoppé par la disponibilité immédiate d'une conversation au-delà de la clôture ou d'une partie de billard au Rec, où tous les visages étaient aussi familiers que celui de sa femme. Nous étions comme une grande famille à cette époque. Quel autre moyen aurait-on pu trouver pour créer une communauté dans ce vide, cet endroit sans mémoire ? C'était une famille autocratique, bien sûr, et la hiérarchie sociale, basée sur la hiérarchie de l'importance du travail, fournissait le sens de l'ordre. Le directeur général est dans sa résidence ; tout va bien dans le monde. Comme tous les systèmes familiaux, celui-ci exigeait une conformité sans faille, n'admettait aucune possibilité de doute sur ses mœurs, donnait peu d'accès au monde des idées ; et offrait en

retour un sentiment d'appartenance dont le temps, comme celui des mines elles-mêmes, est maintenant écoulé.

There is still more than half as much known gold in the ground of South Africa as has been taken out of it since 1886. Most of it is in the new mines, under the dusty Brasilias of the Far West and the Free State. Some of it is still in the rock of the mines of the Witwatersrand; in the mountains of waste; swept into the very crevices of the old buildings on the Properties; even in the dust that grits between your teeth as you follow the Main Reef Road East to West. A deposit of ore is finite; and so people talk of the «dying» mines as if these were living organisms with a natural span. But a mine does not last as long as the veins of ore last, as a man lives while he has blood flowing in his veins. Somewhere the word is pronounced: «Given an unchanged gold price and the present rate of erosion of values, the Chamber calculates that R2 000 million worth of gold will have to be abandoned.» A mine lives only so long as the percentage of gold recovered from it is payable in relation to the price of gold and the great, spangled juggling act of the country's economy. All along the Witwatersrand now, the bulldozers advance, the winches stop turning. Those single unshaded light bulbs which burned everywhere in the prodigality of «mine» electricity, making the mine's own daylight in sheds and offices and flyscreened Quarters of the Property, go out- following economic decrees as apparently immutable as natural laws. The towns that grew up like camp followers to live off the spending of the mining communities are taking The Properties into urban anonymity without a trace: Here a Recreation Club has been bought and painted a fashionable pink by a local immigrant community, for their Sunday gatherings- the false gable above the verandah lettered A mine golf course is taken over by a municipality. An engineering firm moves into the old Time offices, with their pergola of dead roses and empty fishpond, where in the gaunt presence of the shafthead and the sizzling of the cooling system nearby, some Time Officer saw to it that a gang of «boys» kept the place «nice».

Il y a encore plus de la moitié de la quantité d'or connue dans le sol de l'Afrique du Sud que celle qui en a été extraite depuis 1886. La plupart de cet or se trouve dans les nouvelles mines, sous les poussières de Brasília du Far West et de l'État libre. Une grande partie se trouve encore dans la roche des mines du Witwatersrand, dans les montagnes de déchets, dans les crevasses des vieux bâtiments des Propriétés, et même dans la poussière qui s'écrase entre vos dents lorsque vous suivez la Main Reef Road d'est en ouest. Un gisement de minerai est fini ; c'est pourquoi les gens parlent des mines «mourantes» comme s'il s'agissait d'organismes vivants ayant une durée de vie naturelle. Mais une mine ne dure pas aussi longtemps que les veines de minerai, comme un homme vit tant que son sang coule dans ses veines. Quelque part, le mot est prononcé : «Compte tenu d'un prix de l'or inchangé et du taux actuel d'érosion des valeurs, la Chambre calcule que des mines d'une valeur de R2 000 millions devront être abandonnées.» Une mine ne vit qu'aussi longtemps que le pourcentage d'or récupéré est payable en fonction du prix de l'or et de la grande valse de l'économie du pays. Tout le long du Witwatersrand maintenant, les bulldozers avancent, les treuils cessent de tourner. Ces simples ampoules sans ombre qui brûlaient partout dans la prodigalité de l'électricité «minièr», faisant la lumière du jour propre à la mine dans les hangars et les bureaux et les quartiers de la propriété protégés par des moustiquaires, s'éteignent - suivant des décrets économiques aussi apparemment immuables que les lois naturelles. Les villes qui ont grandi comme des colons pour vivre des dépenses des communautés minières emportent les propriétés dans l'anonymat urbain sans laisser de trace : Ici, un club de loisirs a été acheté et peint d'un rose à la mode par une communauté locale d'immigrés, pour leurs réunions du dimanche - le faux pignon au-dessus de la véranda portant l'inscription «A mine golf course» est repris par une municipalité. Une société d'ingénierie s'installe dans les anciens bureaux du Time, avec leur pergola de roses mortes et leur vivier vide, où, dans la présence décharnée de la tête de puits et le grésillement du système de refroidissement à proximité, un agent du Time veillait à ce qu'une bande de «garçons» garde l'endroit «agréable».

PAGE

The landscape that was made is being dismantled. A composite of men and machinery that industrialized a white rural community and tens of thousands of tribal black people is being disengaged. Once, long ago, white-tailed Gnu, Blesbok, Springbok, Hartebeest, Eland and Quagga roamed there.

There was no one to remember. Once, not long ago, these Properties were strongly-characterized human units, homogeneous in their labour and in the solutions they found to their needs, whether these were fulfilled by amateur barbers among the black miners, setting up soap-box, scissors and mirror under the Compound pepper trees, or by members of the white Christmas Party Committee, considering wholesalers' lists of toys. Everyone is forgetting fast. The money, technological advance and economic power the Witwatersrand mines brought up from the darkness flows into human activities removed from them in nature and time. The children and grandchildren of the black miners who came from neighbouring territories are the M.P.s and executives as well as the clerks and labourers of independent black states. The children and grandchildren of South African black miners provide for secondary industry at home, as they did for the mines, the overwhelming majority of the labour force in exchange for the smallest share of the returns. The children and grandchildren of the white miners sell real estate, run businesses and industries, work in factories, and live in industrial towns which bear the names of those farms on which the auriferous conglomerates were found. All are faces among faces, interchangeable as those of city dwellers everywhere, recognizing no familial likeness of dependency. . . .

Le paysage qui a été fabriqué est en train d'être démantelé. Un ensemble d'hommes et de machines qui ont industrialisé une communauté rurale blanche et des dizaines de milliers de Noirs tribaux est en train de se désagréger. Autrefois, il y a longtemps, le gnou à queue blanche, le blesbok, le springbok, le bubale, l'éland et le quagga erraient là. Il n'y avait personne pour s'en souvenir. Autrefois, il n'y a pas si longtemps, ces Propriétés étaient des unités humaines fortement caractérisées, homogènes dans leur travail et dans les solutions qu'elles trouvaient à leurs besoins, que ceux-ci soient satisfaits par des coiffeurs amateurs parmi les mineurs noirs, installant caisse à savon, ciseaux et miroir sous les poivriers du Compound, ou par les membres du Comité des fêtes de Noël des Blancs, examinant les listes de jouets des grossistes. Tout le monde oublie vite. L'argent, l'avance technologique et le pouvoir économique que les mines du Witwatersrand ont fait surgir de l'obscurité coulent dans des activités humaines éloignées d'elles par la nature et le temps. Les enfants et petits-enfants des mineurs noirs venus des territoires voisins sont les députés et les cadres, ainsi que les employés et les ouvriers des États noirs indépendants. Les enfants et petits-enfants des mineurs noirs sud-africains fournissent à l'industrie secondaire de leur pays, comme ils l'ont fait pour les mines, l'écrasante majorité de la main-d'œuvre en échange de la plus petite part des revenus. Les enfants et les petits-enfants des mineurs blancs vendent des biens immobiliers, dirigent des entreprises et des industries, travaillent dans des usines et vivent dans des villes industrielles qui portent le nom des fermes dans lesquelles les conglomérats aurifères ont été découverts. Tous sont des visages parmi d'autres, interchangeables comme ceux des citoyens de partout, ne reconnaissant aucun lien familial de dépendance. . . .

The shaftheads are the totem objects of the extinct frontier society. There are no ghosts where the price of ground is measured per square foot. Already the model township covers the General Manager's garden and the Compound, giant shadows prance on the screen of the drive-in cinema built on a mine dump. Everywhere the mountains of past endeavour are being grassed over, like so many suburban parks.

Nadine Gordimer

Les têtes de puits sont les objets totem de la société frontalière disparue. Il n'y a pas de fantômes là où le prix du sol se mesure au pied carré. Déjà, la cité modèle recouvre le jardin du directeur général et le Compound, des ombres géantes se balancent sur l'écran du cinéma drive-in construit sur une décharge minière. Partout, les montagnes de l'effort passé sont recouvertes d'herbe, comme autant de parcs de banlieue.

Nadine Gordimer

SHAFTSINKING

Water rains ceaselessly onto the shaft bottom which consists of jagged heaps of loose rock flung up by the previous blast. Fifty feet above is the only illumination: four lamps fixed to the underside of the stage. The stage bangs, six stories and eighty tons of steel, on ropes from the surface. As the shaft deepens, so the stage will be lowered further. On it work the men who line the shaft with concrete and fit it out for the gold mine it is to serve.

L'eau pleut sans cesse sur le fond du puits, constitué d'amoncellements déchiquetés de roches meubles projetées par l'explosion précédente. À 15 mètres de hauteur, le seul éclairage est constitué de quatre lampes fixées au-dessous de la scène. La scène, six étages et quatre-vingts tonnes d'acier, est suspendue à des câbles depuis la surface. Au fur et à mesure que le puits s'enfonce, la scène sera abaissée davantage. Sur elle travaillent les hommes qui tapissent le puits de béton et l'aménagent pour la mine d'or qu'il doit desservir.

Here on the bottom are the shaftsinkers. Up to seventy-two Basuto with a white Sinker and Sinker's Helper, who drill and blast and dig for upward of three years to gouge this hole eight or nine thousand feet vertically into the earth's crust. They generally work from «blast to blast». This should mean three eight-hour shifts per day. But often it needs more than eight hours to clear the bottom of rock and charge up for the next round. Sometimes a team will work for fourteen hours in furious assault upon the rock, not leaving the shaft bottom. And but for a few remarkable moments of tranquillity between one phase of work and the next, there is no respite.

Ici, au fond, se trouvent les mineurs. Jusqu'à soixante-douze hommes, accompagnés d'un mineur blanc et d'un aide-mineur, qui forent et creusent pendant plus de trois ans pour creuser ce trou de huit ou neuf mille pieds à la verticale dans la croûte terrestre. Ils travaillent généralement de «souffle en souffle». Cela devrait signifier trois quarts de travail par jour de huit heures. Mais il faut souvent plus de huit heures pour dégager le fond de la roche et se recharger pour le prochain tour. Parfois, une équipe travaille pendant quatorze heures à l'assaut furieux de la roche, sans quitter le fond du puits. Et à l'exception de quelques remarquables moments de tranquillité entre une phase de travail et la suivante, il n'y a pas de répit.

The first task is to clear the bottom as quickly as possible of the rock loosened by the previous blast. From the underside of the stage bangs a great mechanical jaw at the end of an articulated arm: the cactus grab. This sweeps down and around the bottom, taking up mouthfuls of rock and dumping them into great buckets or kibbles. Fourteen tons of rock per kibble and if there are no delays, about sixty-two kibbles per shift. In the thirty-three feet diameter circle of the shaft, the men jump and slither over the rock heaps, either dodging the comings and goings of kibbles and cactus or assisting in their digestion of rock. Every now and then there is total darkness as the lights go on and off: visual signalling where bells would not be heard in the deafening shriek of machinery and of metal on rock.

La première tâche consiste à débarrasser le plus rapidement possible le fond de la roche détachée par l'explosion précédente. Du dessous de la scène surgit une grande mâchoire mécanique au bout d'un bras articulé : la pince à cactus. Elle balaie le fond et le contourne, soulevant des bouchées de roche et les déversant dans de grands seaux ou kibbles. Quatorze tonnes de roches par galette et, s'il n'y a pas de retard, environ soixante-deux galettes par équipe. Dans le cercle de trente-trois pieds de diamètre du puits, les hommes sautent et glissent sur les tas de roches, évitant les allées et venues des kibbles et des cactus ou les aidant à digérer les roches. De temps en temps, il y a une obscurité totale lorsque les lumières s'allument et s'éteignent : une signalisation visuelle là où les cloches ne seraient pas entendues dans le cri assourdissant des machines et du métal sur la roche.

A kibble comes down through holes cut out for it in the stage above, looming over the bottom. Five or six men rush at it, shoulders phalanxed. They reach its side at precisely the moment before the bucket touches bottom, so that their momentum carries its base to the more or less even ground they have selected for it. As it settles, four men swarm up its sides to unhitch the hoist cable. A full kibble will then

be hauled up while the first is loaded. The men jump down - a good ten feet - and pick themselves up, laughing and jubilant like boys on boulders. Basuto are said to be the best in the world at this work. They will tolerate no other tribesmen in their teams.

Une galette descend à travers des trous percés à cet effet dans la plate-forme supérieure, se profilant au-dessus du fond. Cinq ou six hommes se précipitent vers elle, les épaules en phalange. Ils atteignent son côté au moment précis où le seau touche le fond, de sorte que leur élan entraîne sa base sur le sol plus ou moins plat qu'ils ont choisi pour elle. Pendant qu'elle s'installe, quatre hommes remontent le long de ses côtés pour détacher le câble de levage. Un paquet complet sera alors hissé pendant que le premier sera chargé. Les hommes sautent en bas - d'un bon dix pieds - et se relèvent, riant et jubilant comme des garçons sur des rochers. Les Basuto sont réputés être les meilleurs au monde pour ce travail. Ils ne tolèrent aucun autre membre de la tribu dans leurs équipes.

After the large rocks have been_ lifted out, the smaller stuff is hand-shovelled into a kibble. And when all the rubble has been cleared, the floor is blown over with air at high pressure, to expose misfires from the previous blast. The atmosphere becomes charged with grit and water driven at gale force. Except behind the blade of a shovel, there is no shelter from the cutting blast. From the awful scream of compressed air, there is no escape whatever.

Après que les gros rochers aient été enlevés, les plus petits sont réduits en miettes à la main. Et quand tous les gravats ont été enlevés, le sol est soufflé avec de l'air à haute pression, pour exposer les ratés de l'explosion précédente. L'atmosphère se charge de gravier et d'eau poussés par la force du vent. Sauf derrière la lame d'une pelle, il n'y a pas d'abri contre le souffle de l'explosion. Il n'y a aucune échappatoire à l'horrible cri de l'air comprimé.

PAGE

Then suddenly it is over : the bottom is clean and incredibly there is no noise. - Light filters gently through the settling haze. The men, in oilers and gumboots, stand ungainly, at rest. Soon, from the surface come pneumatic drills and intestine-like loops of heavy rubber hose. To each drill a water and an air hose are connected. «Machine men» take up drills, some~ as though in obscene rite, sit with the hoses coiled between their legs. Drilling starts. Thirty-six drills and «total» noise, wholly enclosing and penetrating the head. Water, to dampen the deadly dust raised by the drills, fogs the atmosphere so that all is clothed, incongruously, in soft mist. When two-hundred-and-thirty-eight holes in a precisely determined pattern have been bored into the rock, the drilling stops. Now the equipment is hauled out, explosives are lowered and each hole is charged up and electrically connected. The sinking crew are pulled up, the stage is raised some two-hundred-and-fifty feet out of harm's way and the stage crew are evacuated. Then the blast is detonated from the surface.

Puis, soudain, c'est fini : le fond est propre et, chose incroyable, il n'y a plus de bruit. - La lumière filtre doucement à travers la brume qui s'installe. Les hommes, en cirés et en bottes, se tiennent debout, disgracieux, au repos. Bientôt, des foreuses pneumatiques et des boucles en forme d'intestins de lourds tuyaux en caoutchouc surgissent de la surface. Un tuyau d'eau et un tuyau d'air sont reliés à chaque foreuse. Des «hommes-machines» s'emparent des forets, certains, comme dans un rite obscène, s'assoient avec les tuyaux enroulés entre leurs jambes. Le forage commence. Trente-six forets et un bruit «total», enveloppant et pénétrant entièrement la tête. L'eau, pour amortir la poussière mortelle soulevée par les foreuses, embue l'atmosphère de sorte que tout est revêtu, de façon incongrue, d'un doux brouillard. Lorsque deux cent trente-huit trous, selon un schéma précisément déterminé, ont été percés dans la roche, le forage s'arrête. L'équipement est alors sorti, les explosifs sont déposés et chaque trou est chargé et connecté électriquement. L'équipe de coulée est remontée, l'estrade est soulevée à quelque deux cent cinquante pieds hors de danger et l'équipe de l'estrade est évacuée. Puis l'explosion est déclenchée depuis la surface.

PAGE

Hanging over the shafthead in kibbles, the fresh team are already waiting for the fumes to clear the bottom before plunging downward to begin the new shift. There are many variations of and diversions from this work pattern. Underground water is intersected, so long holes must be drilled ahead of the

shaft and cement grout pumped like toothpaste into them until it closes all the fissures and staunches the flow. The bottom may flood and have to be pumped out. Sometimes, the kibbles lift not rock, just water; twenty tons at a time. There are treacherous rock strata that crumble and slide before the retaining concrete of the shaft lining can be poured. And there is methane gas. A good deal of the work on a shaft is involved with maintenance of equipment, repair of breakdowns and the prevention of accidents. The surprising feature about accidents in shaft sinking, is that they are not more frequent.

Suspendue au-dessus de la tête du puits, la nouvelle équipe attend déjà que les fumées se dissipent au fond avant de plonger vers le bas pour commencer la nouvelle équipe. Il existe de nombreuses variations et déviations de ce modèle de travail. Si l'on rencontre de l'eau souterraine, il faut forer de longues galeries en amont du puits et y injecter du coulis cernant comme du dentifrice jusqu'à ce qu'il referme toutes les fissures et arrête l'écoulement. Le fond peut être inondé et doit être pompé. Parfois, les kibbles ne soulèvent pas de la roche, mais de l'eau ; vingt tonnes à la fois. Il y avait des strates rocheuses traîtresses qui s'effritaient et glissaient avant que le béton de soutènement du revêtement du puits ne puisse être coulé. Et il y a le gaz méthane. Une grande partie du travail sur un puits consiste à entretenir l'équipement, à réparer les pannes et à prévenir les accidents. La caractéristique surprenante des accidents de fonçage de puits est qu'ils ne sont pas plus fréquents.

In the confines of that hole, men use great force to tear into the unyielding but not inert mass of rock. They are not remote from the point of confrontation. They are in it. Indeed they are of it. Some are maimed and killed. Rock from the sidewall slips; kibbles topple over; steel snaps; men forget and machines kill. While charging up at the bottom there is some terrible concatenation of events and fifty-seven men are obliterated by explosives at Buffelsfontein Gold Mine in 1969. How frail and vulnerable men seem down there. Can there be truth in the shaftsinker's boast that they feel safer on the bottom than when driving on the road?

Dans les limites de ce trou, des hommes utilisent une grande force pour déchirer la masse rocheuse inflexible mais non inerte. Ils ne sont pas éloignés du point d'affrontement. Ils sont dedans. En fait, ils en font partie. Certains sont mutilés et tués. Les roches de la paroi latérale glissent, les morceaux de roche basculent, l'acier se brise, les hommes oublient et les machines tuent. Alors qu'en bas, il y a une terrible concaténation d'événements et cinquante-sept hommes sont anéantis par des explosifs à la mine d'or de Buffelsfontein en 1969. Les hommes semblent si frêles et vulnérables en bas. Peut-il y avoir du vrai dans la vantardise des mineurs qui disent se sentir plus en sécurité au fond que sur la route ?

The safety of the men and the shaft (for even a shaft can be 'lost') and the progress of the whole operation, is the direct responsibility of one man: the Master Sinker. Fabled as a hard-drinking tough guy, he needs, aside from a clear head and considerable know-how, an intuitive ability to make right decisions on the spot, often under difficult conditions. Not only are lives, pay packets and huge capital directly dependent on his ability, but over the longer term, the willingness of his men to follow him in unstinting obsession with the shaft.

La sécurité des hommes et du puits (car même un puits peut être «perdu») ainsi que le déroulement de l'ensemble de l'opération relèvent de la responsabilité directe d'un seul homme : le Master Sinker. Connu pour être un dur à cuire, il doit, en plus d'une tête claire et d'un savoir-faire considérable, avoir une capacité intuitive à prendre les bonnes décisions sur le champ, souvent dans des conditions difficiles. Non seulement des vies, des paquets de salaire et d'énormes capitaux dépendent directement de ses capacités, mais aussi, à plus long terme, de la volonté de ses hommes de le suivre dans une obsession sans faille pour le puits.

PAGE

All men employed on the shaft participate in bonuses based on footage sunk. The sooner the shaft is completed, the sooner can mining proper - and profits - begin. So there is strong inducement to work hard. But the men on a 'good' shaft are possessed by their work. Their commitment goes beyond the pay packet. Shaftsinkers say that theirs is a man's job, that they could not stand the dull routine of ordinary mining. Miners say that shaftsinkers are mad. To thrust so hugely and deeply and yet so precisely

into the density and blackness of the earth is surely an act of supreme audacity.
David Goldblatt

Tous les hommes employés sur le puits bénéficient de primes basées sur le nombre de kilomètres creusés. Plus vite le puits est achevé, plus vite l'exploitation minière proprement dite - et les profits - commencent. Il y a donc une forte incitation à travailler dur. Mais les hommes travaillant sur un «bon» puits sont possédés par leur travail. Leur engagement va au-delà du salaire. Les mineurs disent que c'est un travail d'homme, qu'ils ne supporteraient pas la routine ennuyeuse de l'exploitation minière ordinaire. Les mineurs disent que les mineurs de fond sont fous. S'enfoncer de façon si énorme, si profonde et pourtant si précise dans la densité et la noirceur de la terre est certainement un acte d'audace suprême.
David Goldblatt

The above description of shaftsinking is based on what I saw at President Steyn No. 4 Shaft, Welkom in 1969 and 1970. The photographs were made there at depths between 1 200 and 5 000 feet - except the picture (No. 31), which was taken at South Vaal in 1968.-D.G.

La description ci-dessus du forage est basée sur ce que j'ai vu au puits President Steyn No. 4, Welkom, en 1969 et 1970. Les photos ont été prises à des profondeurs comprises entre 1 200 et 5 000 pieds, à l'exception de la photo (n° 31), prise à South Vaal en 1968.-D.G.

